Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 28 (1892)

Heft: 15

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DIEU — HUMANITÉ — PATRIE

LA CHAUX-DE-FONDS
XXVIIIe Année

1er Aout 1892
No 15

L'ÉDUCATEUR

ORGANE
DE LA
SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

SOMMAIRE : Partie générale : Les origines de la méthode frœbelienne (suite). De la Gymnastique ou Education physique à l'école primaire. — **Chronique scolaire :** Après le congrès. Hommage à M. Daguet. — **Exercices scolaires :** Langue française. Problème pour les sociétaires. — **Bibliographie.**

PARTIE GÉNÉRALE

Les origines de la méthode frœbelienne

(SUITE)

Revenons donc à « *La Ferme* ». — Langethal, après quelques heures de leçons séparées les unes des autres par des repos bien aménagés, a congédié la joyeuse classe. Pendant la matinée Middendorf a parcouru le petit endroit; il a fait visite aux paysans; il est allé aux villages voisins d'Eichfeld et de Schaala, voire même à Blankenbourg ou à Rudolstadt pour acquérir ce qui lui semble le plus nécessaire à l'entretien de la maison. Sa tâche n'est pas facile; car les fonds n'abondent pas et l'entretien de la famille, tout modeste qu'il est, exige de l'argent. De là des renoncements qu'il serait tout heureux de pouvoir épargner à ses alentours. Cependant il trouve sa récompense dans le sentiment que Frœbel et Langethal peuvent, sans trop de tracas matériels, s'occuper du développement intellectuel et moral de la petite famille. Il jouit de l'affection continuelle des enfants; ceux-ci lui en donnent surtout la preuve, lorsqu'en papa, il a pu accorder un petit *extra* bien matériel, il est vrai, mais que personne ne dédaigne cependant.

Et Frœbel ? Lui aussi a travaillé. Seul, au milieu de la nature, sur le sommet du Kolm, il a pensé tout d'abord aux petits qui, en bas travaillent avec Langethal. Il a combiné un de ces jeux qu'il exécutera avec eux; un de ces jolis ouvrages manuels qui agrémenteront les longues soirées d'hiver. Au milieu de la colline, il s'est arrêté vers un petit emplacement, bêché et divisé par Middendorf en petites parcelles de terrain.

A midi tous sont rentrés au logis. Après l'école les enfants sont allés mettre un peu d'ordre à leur toilette en attendant l'appel du dîner. « Houp ! Houp ! » — Tous accourent. Ils passent de nouveau à une inspection générale, pour reprendre ensuite leur place à table après que Langethal a prononcé le bénédicité par ces simples paroles : « Viens, Seigneur Jésus ! Sois notre hôte et bénis ce que tu nous as donné ! [1]) » Au dîner même entrain qu'au déjeûner.

Le repas terminé, chacun se lève; les enfants prennent leurs chapeaux et « Vive la joie ! » Ils partent sous la conduite de Frœbel.

Ils partent ! Frœbel, qui conduit aujourd'hui le joyeux groupe prend un enfant à chaque main. Tous s'ébattent devant lui. C'est ainsi qu'ils gravissent ensemble les pentes verdoyantes du Kolm. — Sur cette colline, chaque enfant avait son jardinet, qu'il cultivait le soir.

Après une promenade instructive d'une heure environ, tous redescendent par le rapide chemin du Steiger; ils se reconfortent en passant à la source du Schaalbach et rentrent en chantant à la maison pour reprendre quelques instants les leçons de l'après-midi

Quelles leçons ? —Pendant la matinée, Langethal s'est chargé de l'enseignement des branches les plus importantes et les plus fatigantes : religion, langue maternelle, arithmétique, histoire. Middendorf et Langethal lui succèdent, l'après-midi. Ils s'occupent de dessin, d'écriture, de chant, de gymnastique. Courage donc, enfants ! Après le travail, le repos. Alignez-vous devant la maison et rentrez sagement en classe.

Ici, la tranquillité n'est peut-être pas aussi absolue que dans les leçons du matin; cependant les contraventions à la discipline ne sont pas de nature à troubler gravement le sérieux de l'école et Frœbel lui-même, pendant les leçons de dessin et de chant, sait trop bien être enfant au milieu des petits, pour leur imposer un silence complet auquel lui-même ne s'habituerait que difficilement.

Quant à Middendorf, il n'a pas de désordre à craindre; l'enseignement de la gymnastique dont il est chargé implique à lui seul l'idée de la discipline; de plus, à la leçon d'écriture qu'il dirige, tous font le même exercice, et c'est encore lui qui par des « Haut ! » « Bas ! » « Une ! deux ! » préside à la formation de chaque trait.

Mais voici quatre heures. Cahiers et plumes sont rangés dans un casier appuyé à la paroi, puis tous reprennent leur place à table. Les ménagères apportent un morceau de pain aux enfants.

---

[1]) « Komm ! Herr Jesus ! Sei unser Gast !
Und segne was du uns bescheert hast ! »

— « Allez prendre maintenant vos ébats et soyez sages ! » s'écrie celui des trois papas qui a la surveillance du jour.

Les enfants ne se font pas répéter la première partie de l'ordre; obéiront-ils à la seconde ?

C'est qu'en effet, de quatre à cinq heures, ils vont être, et cela à dessein, livrés à eux-mêmes; ils peuvent en attendant l'heure d'étude, sortir de la cour sans être surveillés. Les uns rejoignent leurs camarades du hameau, ou, dans une causerie avec les paysans, ils apprennent à voir un peu ce qui se passe dans une ferme; ils vont observer le travail des champs. D'autres prennent le chemin de leurs jardinets, pour y travailler quelques instants avant l'heure du soir où ils pourront les arroser.

Pendant que les enfants se récréent, que font les trois amis ? Eux aussi ont pris un moment de relâche et sont restés à table; là ils se livrent à une causerie bien intime, sans doute.

Frœbel, Middendorf et Langethal diffèrent d'opinion sur la question suivante : « Est-il bon de laisser les enfants livrés à eux-mêmes, ne fût-ce qu'une heure dans la journée ? »

Langethal, toujours consciencieux, mais tant soit peu méticuleux parfois, craint de voir les enfants apprendre de mauvaises choses, par ce contact journalier avec des gens sans éducation, souvent même peu scrupuleux devant les enfants.

Middendorf, de son côté, pense qu'une fois lancé dans la vie, l'homme ne doit pas ressembler à un soldat de parade auquel la théorie du combat suffit; mais que de bonne heure déjà, l'enfant doit s'exercer à attaquer et à vaincre le mal qui plus tard se présentera à lui sous toutes ses formes. C'est à quoi, suivant lui, ce moment de liberté peut déjà être utile aux enfants.

Frœbel, mu par l'idéal et animé de cette indulgence qui ne connaît point le mal, mais trop bienveillante pour des enfants mutins, prétend que tous les enfants ne se sont pas dirigés du côté du village; il constate même avec joie qu'il vient d'en voir gravir la colline. Ceux-ci, dit-il, s'occupent de leur plantation. Il ne combat pas l'idée de Langethal et se rallie en même temps à celle de Middendorf.

De là, un échange d'idées qui fournit aux éducateurs un moyen de s'unir pour une action commune envers les enfants. Cette heure de liberté, malgré les dangers qu'elle présente, continuera donc à être accordée, quitte à punir sévèrement celui qui se laissera entraîner à quelque mauvaise action.

Pendant ce temps, les enfants courent. L'un fait des observations sur une plante; l'autre plus causeur, retient l'historiette qu'un paysan lui raconte. Il la dira à ses camarades tout d'abord; peut-être même au lit, alors que la discipline de la maison commande le repos.

Bien plus, il s'en souviendra même si bien qu'en revenant dans ses vieux jours à Keilhau, dans un autre local et devant un audi-

toire plus nombreux d'adultes et d'enfants, il revivra dans le passé en racontant à son entourage ce que dans son enfance il avait appris d'un brave campagnard de l'endroit.

Ainsi agissait encore, il y quelque quinze ans, M. le professeur Langethal, élève au temps de Frœbel, quand en séjour à Keilhau, il se rappelait ses souvenirs d'enfance. Assis auprès de son frère, le vénérable collaborateur de Frœbel, il faisait revivre devant les jeunes générations les nobles traits des hommes qui nous occupent; mais dans un langage bien plus expressif encore, et en imitant le dialecte, les faits et gestes de personnages de l'endroit. Il est si vrai que « les souvenirs d'enfance ne s'effacent jamais ! »

« Houp ! Houp ! Houp ! »

Pourquoi ce signal trois fois répété ? — Les enfants le savent bien. Voyez ! Ils arrivent de tous côtés et se rangent de nouveau paisiblement autour de la table de famille. L'heure de l'étude a sonné. Tous doivent préparer leurs devoirs pour le lendemain, sous la surveillance qu'exerce à tour de rôle et jour par jour l'un des trois amis.

Pour le moment cette heure d'étude est destinée à montrer à l'enfant qu'à chaque jour suffit sa peine; que l'homme ne récolte rien en ce monde s'il n'a pas semé préalablement; que le travail qu'il fait comme enfant, ne le prépare pas seulement à sa leçon du lendemain, mais insensiblement à sa vocation future.

Celui qui préside à ces travaux enfantins, peut, comme l'enfant, réfléchir à maint sujet important, pendant que ceux qui sont au dehors se livrent plus complètement encore à un rêve favori ou à la solution d'une question embarrassante.

Les dames assises près de la fenêtre, — ou s'il fait beau temps devant la maison, — reprennent pour quelques instants un ouvrage abandonné (raccommodage, tricotage ou autre), en attendant le moment de préparer le repas du soir.

Elle arrive bien vite, cette heure. Déjà les enfants se lèvent et sortent pour rentrer bientôt après. Dans l'intervalle l'une des dames met le couvert pendant que sa collègue sert une soupe bien chaude qui, accompagnée de bon pain bis, ragaillardira une fois de plus les estomacs à jeun.

— « Et puis ? »

— Eh bien ! Voici l'heure du repos. Chacun sort encore pour respirer l'air du soir. Les uns suivent Frœbel et Middendorf; ils gravissent encore une fois la colline. D'autres écoutent un récit de Langethal qui se promène en leur donnant les mains; les troisièmes préparent le dortoir pour le réveil du lendemain. Les dames elles-mêmes, en se mêlant à l'un ou à l'autre de ces groupes, jouissent d'une douce satisfaction en pensant au devoir fidèlement accompli.

« Houp ! Houp ! » — Tous rentrent. Les enfants viennent encore serrer la main de leurs parents adoptifs et leur souhaiter une bonne nuit. Celui des trois éducateurs qui a présidé à l'heure de l'étude, accompagne jusqu'à leur dortoir tous ces jeunes gens. Il veille ensuite à ce qu'ils se couchent sans bruit, puis reste dans le voisinage jusqu'à ce qu'il pense que tous dorment.

Parfois un espiègle raconte encore doucement à toute la chambrée une historiette amusante.

Tous se cachent sous le duvet pour étouffer les rires, mais bientôt le jeune bavard est repris par celui qui du dehors surveille encore. Tout dort enfin.

Les enfants rêvent d'une belle journée et réalisent involontairement le sentiment qui a inspiré ces paroles du poète :

« Repose en paix,
« Vallon de notre enfance !
« Au ciel jamais
« Ne dort la Providence.
« Sous ses bienfaits
« Repose en paix ! »

Tout dort ? Non ! On veille encore à « *La Ferme* ». C'est maintenant seulement que nos amis et leurs compagnes peuvent s'entretenir à leur aise de ce qui leur tient à cœur.

Hélas ! tout n'était pas joie à Keilhau. On se trouvait dans des embarras financiers causés par le prix trop minime de la pension. Il fallut intéresser à l'œuvre le prince de Rudolstadt ; il envoya des secours réguliers et recommanda à son entourage cette maison d'éducation qui devint bientôt trop petite.

La question financière résolue, d'autres se présentaient : punitions à infliger, moyens de ramener les enfants récalcitrants dans la bonne voie.

Langethal parle d'une coutume admise jusqu'alors, qu'il trouve contraire à la bonne marche de la maison et qu'il demande d'abroger. Il désirerait en outre l'introduction, en été, de courses mensuelles faites en famille, destinées à faire connaître aux enfants les environs de la contrée.

Frœbel a conçu le projet d'un nouveau jeu ; il en explique la marche et en fait voir l'utilité pédagogique. Il le fera exécuter sous peu. Il s'est demandé en outre comment on emploierait les longues soirées d'hiver. Il croit avoir trouvé une solution daus une série de travaux manuels qui occuperont les petits. Il demande à Middendorf, homme pratique, sa bienveillante coopération.

Middendorf écoute ses amis et développe pratiquement leurs idées. Il raconte ensuite, lui aussi, ses expériences particulières, ainsi que la manière dont chacun l'a reçu dans ses tournées d'achats et d'emprunts. Il explique comment au meilleur marché possible on pourrait se procurer une denrée quelconque et le profit que l'on en tirerait.

Bref, chacun est à son poste. Les dames elles-mêmes se mêlent à l'entretien et prennent tour à tour la défense de leurs époux; car elles sont fières de l'œuvre à laquelle elles peuvent coopérer. Qui sait même, si bien souvent leur présence n'a pas empêché maint conflit, et si une bonne et spirituelle observation de leur part n'a pas ramené sur son vrai terrain une discussion qui menaçait de s'égarer, et fait faire ainsi plus d'avance en pédagogie que de longues explications du pacifique Langethal !

Une chose est certaine : c'est que ces entretiens tout intimes qu'ils étaient, ont été dans la vie pratique suivis d'heureux effets. Les principes discutés alors ont été développés, améliorés, corrigés et se sont implantés dans la méthode frœbelienne pour le bien des enfants.

« Sur ce, bonne nuit ! »

C'est Langethal qui prononce ces paroles. Il va retrouver sa chambrette solitaire près du dortoir des enfants. Avant d'y entrer, il regarde encore une fois toute cette jeunesse qui dort si bien. Il examine ces petits les uns après les autres, et, du fond de son cœur monte vers Dieu une prière pour ceux qu'il a sous les yeux. Lui aussi veille sur elle; au moindre bruit, il se lèvera et soignera au besoin le malade. En sortant de la chambrette il se retourne encore.

« Oui ! dormez bien, enfants, et que Dieu vous garde ! »

Les époux Frœbel et Middendorf se souhaitent aussi mutellement une bonne nuit et reprennent chacun en particulier la chambre qui leur est assignée. Un beau ciel étoilé recouvre cette paisible demeure. Chacun repose à la garde de Dieu.

« Viens, doux repos !
« Viens, fugitive image !
« Ici les maux,
« Là haut notre héritage,
« Le vrai repos
« A nos travaux ! »

III

« Le soleil luit, et la nature,
« Resplendit d'un éclat soudain,
« Brillants rayons, clarté si pure !
« O douce fraîcheur du matin !

« Tout se réveille et tout s'anime
« Dans les hameaux, dans les cités;
« L'astre poursuit son cours sublime,
« Inondant les airs de clartés.

« Les monts, les bois et les rivages
« Entonnent des hymnes divers.
« A tant de sublimes hommages,
« Mêlons la voix de nos concerts. »

Ce sont bien là les sentiments qui devaient remplir le cœur des enfants de « *La Ferme* » lorsque, une fois bien réveillés, ils s'étaient joyeusement préparés à reprendre le travail quotidien.

Cependant une journée pareille à celle que nous avons racontée, si remplie et idyllique qu'elle paraisse au premier

abord, n'aurait été à la longue que peu profitable à l'éducation de l'enfance, car,

« L'ennui naquit un jour de l'uniformité. »

Il fallait nécessairement amener quelque variété dans la vie quotidienne, et élaborer un ordre journalier qui, bien que régulier, fût capable de satisfaire une jeunesse avide de changement, tout en réalisant les désirs préconçus par les auteurs de ce règlement.

Ici encore devait se montrer entre les trois amis cette entente fondée sur les capacités particulières de chacun d'eux. Combien de temps mirent-ils pour arriver au but proposé ? Je ne sais. — Il est cependant certain qu'il y parvinrent en faisant valoir leurs opinions philosophiques respectives mises à l'unisson des expériences journalières et des lieux où ils se trouvaient. La diversité devait surtout s'accentuer dans les délassements, puisque ceux-ci, aux yeux de Frœbel principalement, avaient une valeur particulière.

Les récréations pour être utiles à l'enfance doivent, suivant lui, réagir favorablement et simultanément sur l'organisme entier de l'enfant; c'est-à-dire à la fois sur ses facultés corporelles, intellectuelles et morales.

Or, il a fallu d'abord pour arriver à la réalisation de ce principe qui est la pierre fondamentale du système frœbelien, chercher comment l'amusement pouvait être mis en rapport d'abord avec quelque chose de positif et de régulier, puis avec l'âge de l'enfant et enfin avec les circonstances et les lieux dans lequel il se trouve.

Un problème pédagogique semblable à celui que nous venons d'énoncer, n'est certes pas de ceux qui se résolvent de prime abord, surtout quand il est destiné à devenir la base de tout un système d'éducation. Ainsi, le principe admis, qui dira combien d'essais infructueux ne furent pas tentés, combien de combinaisons reconnues justes après une première discussion ont dû être modifiées, ou même mises entièrement de côté ?

La persévérance à toute épreuve, dans un travail ardu mais assidu tout à la fois, aiguillonnée par l'amour de l'enfance, était seule capable d'amener une réponse relativement raisonnable à cette question délicate. C'est ce qui est arrrivé.

(A suivre.) F. Humbert.

De la Gymnastique ou Education physique à l'Ecole primaire

(Rapport présenté à la Section pédagogique Genevoise)

L'a-t-on dit avant moi ? C'est fort possible, puisqu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil ; il me semble qu'on peut définir la gymnastique : « L'Art le plus ancien, l'art le plus indispensable à l'homme ».

La gymnastique est l'art du mouvement, de la vie. Rien n'est plus éloigné de l'idée d'immobilité, de mort que le mot gymnastique. C'est l'art qui forme le corps, le prépare aux éventualités matérielles de l'existence, le rend fort dans sa grâce, mais surtout gracieux dans sa force.

J'ai prétendu que c'est le plus ancien que l'homme ait pu connaître et pratiquer. L'homme a en effet fait de la gymnastique avant de parler: alors que ses pensées, même les plus touchantes, les plus intimément poétiques ne se traduisaient que par d'horribles sons gutturaux, son corps, assoupli par les exercices journaliers, possédait déjà la grâce, l'harmonie des formes et la légèreté. La partie matérielle du corps avait devancé l'esprit; ou plutôt le corps, selon la volonté de l'auteur, devait être prêt à servir son maître et seigneur: l'intelligence, aussitôt qu'il plairait à ce souverain de commander.

Je dirai même que l'homme a fait de la gymnastique avant de manger. Il a dû, pour se procurer sa nourriture, au moins se baisser jusqu'à terre: faire une flexion; grimper aux arbres, poursuivre à la course le gibier qui fuit, jeter violemment une pierre ou un javelot, frapper furieusement la bête sauvage, lutter avec elle, lui disputer sa vie; enfin il n'a pu satisfaire son estomac qu'après avoir mis en réquisition toutes les ressources que lui offrent ses membres.

Ce qui est très curieux à constater, ce qui est presque humiliant pour les faiseurs de méthodes, c'est que la gymnastique a atteint dès l'origine un tel point de perfection, — il est bien entendu que je parle ici de celle que pratiquent les gens en santé, et non pas de celle qui traite les maladies de telle ou telle partie du corps, — a atteint, dis-je, un tel point de perfection d'ensemble, que nous n'avons rien pu y ajouter.

Il est évident aussi que le mot perfection ne peut être ici, comme toujours, qu'une expression toute relative, qui s'applique à l'ensemble de l'art, non aux détails. Les détails ont changé selon le temps, la gymnastique s'est modifiée suivant le but à atteindre ou suivant l'opportunité du moment; quant au fond, elle est restée la même.

Que faisaient nos aïeux, nos ancêtres? Des grimpés, des sauts, des levés et des jets de pierre, des jets de javelots, des luttes, des courses. Le tout certainement précédé, pour l'éducation de l'enfant, ou pour la préparation du membre qui devait agir, de mouvements préliminaires de bras et de jambes. C'est on ne saurait plus élémentaire et naturel.

Et nous, que faisons-nous? Des grimpés, des sauts, des levés et des jets de pierre, du javelot, de la course, de la lutte. C'est absolument la même chose. Faisons-nous mieux? Il faudrait être joliment prétentieux pour oser l'affirmer. Non, rien n'a changé à cet élixir de longue vie, sauf parfois la forme et la couleur de l'étiquette. Tenez, il n'y manque pas même la recommandation: « Agitez le flacon avant de vous en servir ».

Il serait curieux de suivre la marche de la gymnastique à travers les âges. Ce n'est pas le but que nous nous sommes proposé. Cependant nous ne résistons pas au plaisir de jeter un très rapide coup d'œil sur les peuples qui devaient, plus que ceux qui vivent de nos jours, faire de la gymnastique un des éléments indispensables de l'existence, parce qu'ils étaient bien plus souvent en guerre les uns avec les autres, et parce que la force corporelle jouait un bien plus grand rôle que de notre temps, détrônée qu'elle est par l'intelligence.

La gymnastique chez les peuples sauvages était surtout brutale; son but était de tuer pour vivre, de détruire pour n'être pas détruit soi-même. Tout en elle renferme cette idée, tout y pousse; même la danse qui est essentiellement guerrière et qui est le privilège des hommes seuls. On habitue l'enfant à supporter la fatigue et la souffrance. D'aucuns vont jusqu'à se lier volontairement le bras à celui d'un camarade, et à glisser entre deux un charbon ardent pour voir celui qui supportera le plus longtemps la douleur. Le courage dans les combats est la vertu la plus privée chez les peuples sauvages, parce qu'elle est la plus nécessaire à la vie.

Nous retrouvons des traces de ce genre d'exercices avec des modifications caractéristiques chez presque tous les peuples de l'antiquité.

Les garçons, chez les Perses, reçoivent surtout une éducation militaire: on leur apprend à tirer de l'arc, à lancer le javelot, à monter à cheval.

Les Grecs donnaient à l'art qui nous occupe des soins tout particuliers nous les retrouvons beaux dans la gymnastique comme presque partout ailleurs.

A Sparte, la course, la lutte, l'équitation, la musique, le chant et la danse formaient le fond de l'éducation de la jeunesse et celui de presque toutes les fêtes.

A Athènes, on formait des athlètes pour figurer dans les grandes fêtes populaires. L'art de la natation, celui de conduire les chars, le jeu de paume et d'autres faisaient les délices de la population masculine.

Nous devons remarquer ici, avec Paroz, auquel nous empruntons une partie de ces détails, qu'à Athènes, si l'éducation des garçons et des jeunes gens était l'objet des plus grands soins, celle des femmes était par contre singulièrement négligée: on ne leur enseignait guère qu'à se farder et à s'exercer dans l'art de plaire.

Chez les Romains la gymnastique était essentiellement militaire, à part cela cet art était peu en faveur à Rome. Caton s'élève avec force contre l'introduction du chant et de la danse dans l'éducation des enfants.

Dois-je encore rappeler la chevalerie et ses brillants tournois? Et enfin pourrais-je terminer cette rapide et incomplète énumération sans parler de ces gymnastes qui, il y a six cents ans, nous préparaient la liberté et l'indépendance dont nous jouissons dans une si douce quiétude?

A quelle gymnastique s'exerçaient nos pères? il est facile de le supposer quand on songe aux résultats de leurs efforts. Voulez-vous avec moi vous souvenir de leurs fêtes de gymnastique, des journées où ils récoltaient les lauriers dont ils nous ont laissé la garde précieuse: rappelez-vous

....Qu'ils étaient grands au milieu des mêlées,
Nos pères, ces héros des alpestres vallées!
Ils se précipitaient, torrent impétueux,
Fleuve à l'onde sanglante, avalanche indomptable,
Qui pouvait résister à l'élan redoutable?
Tout pliait, fuyait devant eux.

Les voyez-vous encor, ces géants des batailles
Renversant des seigneurs les vivantes murailles,
Brisant les boucliers, les casques, les brassarts,
Les orgueilleux écus, les armes blasonnées
Sous leurs coups écrasant les têtes couronnées
Et s'emparant des étendards!

Et maintenant, sans aller plus loin dans cette petite étude historique, quelle conclusion pourrons-nous en tirer?

C'est que la gymnastique s'impose, parce qu'elle est naturelle dans son essence, parce qu'il est aussi impossible de ne pas se mouvoir que de ne pas respirer. Elle s'impose: les peuples qui se sont distingués par leurs vertus civiques ont toujours considéré l'éducation du corps comme aussi nécessaire que celle de l'esprit, et ne sont tombés en décadence que quand ils ont donné à l'une une place trop importante au mépris de l'autre. C'est une vérité qui a toujours produit ses preuves, et des preuves irrécusables.

Pourtant, bien que partisan convaincu de l'éducation physique dans nos écoles, nous nous garderons bien de conseiller de tout sacrifier à cette branche, et de la considérer comme la base de tout l'édifice; mais, oui bien, de lui donner une large place, comme indispensable au fonctionnement normal de la vie. « Mens sana in corpore sano ».

Gardons-nous d'exagération mais aussi d'exclusivisme; c'est cette pensée qui a inspiré la Commission que vous avez chargée d'étudier le sujet, et dont je vais m'efforcer d'être le fidèle rapporteur.

Depuis fort longtemps sans doute, mais surtout depuis quelque quinze ans, il se manifeste dans le corps enseignant, ou plutôt en pédagogie théorique, — ce qui est souvent fort différent, — deux courants opposés quant à la surface du moins. Si vous allez au fond vous trouverez le fleuve

coulant paisible vers le but et ne souffrant aucunement de ces remous superficiels autant que prétentieux produits par le moindre accident, par le plus insignifiant obstacle: par une branche trop faible qui vient de céder à l'effort de l'orage, par le bouchon d'un pêcheur à la ligne, qui fonde ses espérances sur la naïveté d'un goujon imprudent, par une petite nacelle, affligée d'un jeune rameur présompteux, qui croit avoir découvert un nouveau système de navigation fluviale; ou peut-être encore par un partisan de l'enseignement concentrique qui démontre l'excellence de son système en jetant des pierres dans l'eau.

La première des écoles dont je veux parler, considérant que, dans le voyage de la vie, on rencontre plus d'épines que de roses, pense qu'il convient de prémunir l'épidémie du voyageur contre ce contact peu agréable, et exige beaucoup des enfants; obéissance, intelligence, soumission raisonnée et raisonnable, travail soutenu si non opiniâtre, respect, à titre de rendu, sur le prêt fait par l'instituteur. C'est l'école qu'un ami d'un esprit quelque peu railleur appelait des *Crustacéens*.

Vous êtes des bourreaux! s'écrie l'école nº 2. — Pauvres petits! pauvres victimes! Quand donc les arrachera-t-on de vos mains? Combien nous serions plus dignes que vous d'émarger au budget!

L'école nº 2, composée de gens pleins de bonté, au cœur tendre, très tendre, dont l'attendrissement manque peut-être un peu d'aliments, a voulu considérer l'enfant comme une petite idole en porcelaine de Chine, très fragile, mais toute pleine de perfections naturelles, débordant d'un élixir au parfum subtil et délicat qu'on ne saurait ignorer sans être à la fois atteint de cécité et de coryza. Entourez ce petit magot des soins les plus délicats, évitez-lui tout attouchement désagréable sous peine d'une fêlure.

Le même ami railleur appelait cette école, celle des *Cotonneux*, du latin *tomentum*, onomatopée s'il en fût.

Vous êtes des rêveurs! s'écrient les *Crustacéens*, des rêveurs, et surtout des imprudents!

Ces deux tendances, nous les retrouvons en gymnastique.

La première laisse à l'enfant la bride sur le cou, et le lance dans le danger dès le début: «Va avec les forts, avec les expérimentés, ne crains pas les frottements; cherche même à te trouver où tu seras le plus faible, pour un temps et où tu auras à en pâtir: les déboires et les insuccès sont les meilleurs maîtres, parce que l'adversité pousse à la réflexion et aux résolutions énergiques.

« Vous pensez trop aux forts, répond le contradicteur, vous ferez beaucoup de découragés, parce que beaucoup seront vaincus ».

La seconde, toujours soucieuse de ce petit bonhomme en terre de pipe, aux articulations peu solides, article courant qui vaut à peine les quatre sous qu'on y consacre de temps à autre aux époques de fêtes scolaires ou d'arbres de Noël, veut élever l'enfant dans du coton, selon l'expression populaire: pas un mouvement qui ne soit savamment calculé, pas un effort qui ne repose sur une preuve suffisamment établie: « Prenez garde, vous allez le mettre en morceaux! ».

« Vous pensez trop aux faibles, aux dévoyés, vous ferez beaucoup de paresseux, de timides, de lâches peut-être... Vous nous préparez une génération de mollusques, s'exclament les *Crustacéens*. »

N'y a-t-il pas un juste milieu à prendre? Nous pensons qu'on peut répondre par l'affirmative. Si l'enfant est d'une faiblesse maladive, s'il est difforme, qu'il suive un traitement propre à améliorer son regrettable état.

S'il est en santé, qu'on ne craigne pas de l'exposer à quelques dangers; qu'on ne cherche pas du moins à éloigner de sa route tout ce qui ressemble à un obstacle. Livré à lui-même, n'en rencontrera-t-il pas à chaque heure du jour? Voulez-vous le jeter dans la vie absolument désarmé, les membres tendres et délicats comme de frais bourgeons printaniers, pauvres et frêles embryons bientôt moissonnés par la première gelée d'avril!

Prenons donc un juste milieu. Il est fort laid d'être brutal: ne faisons donc pas des brutes. Mais qu'il est laid aussi d'affecter ce perfectionnement de délicatesse et d'élégance, cette exagération de soi disant bonnes manières qui déforment l'homme au point d'en faire une ridicule caricature. Mettez dans votre balance un peu d'austérité et un peu de liberté!

De l'austérité: exigez des enfants des efforts *personnels et constants* et puis une obéissance sans réplique, rapide, presque machinale; j'ai assez bonne opinion de vous pour être persuadé qu'elle tendra toujours au perfectionnement du sujet, — la vie n'a-t-elle pas des lois inflexibles auxquelles on ne saurait trop tôt s'habituer?

De la liberté: elle développe le sentiment d'initiative personnelle, sans lequel on n'est jamais qu'un pauvre personnage, elle met en jeu tous les ressorts de l'intelligence et du corps, elle fait enfin de l'homme un individu, une quantité appréciable dans le grand nombre des humains.

Autrement votre sujet ne saura, plus tard, qu'être un zéro à la gauche d'un nombre entier; zéro qui ne pourrait que diminuer la valeur de l'ensemble, si, par un de ces accidents, comme il s'en présente trop souvent dans notre époque de suffrage universel à outrance, ce zéro était appelé à guider ses concitoyens, ou seulement les membres d'une société quelconque.

Permettez-moi à ce sujet, une comparaison d'arithméticien. Imaginez qu'entre le zéro dont nous parlons et le nombre entier qui est à sa droite, une main imprudente ait glissé une virgule, véritable sceptre royal, queue aussi dangereuse que celle de la baleine pour les pêcheurs trop hardis, ce signe donne immédiatement à cette nullité une importance capitale dont l'influence se fait sentir non moins immédiatement sur tous les autres chiffres.

Et maintenant, par quel moyen arrivera-t-on au résultat désirable?

La commission que j'ai l'honneur de représenter vient, par mon organe, vous présenter, à grands traits, ses desiderata, laissant aux spécialistes, ou préférablement à l'initiative du maître le soin de régler les détails.

(A suivre). Chs Thorens.

CHRONIQUE SCOLAIRE

Après le Congrès. — Quelle est l'impression que laisse le XIIe congrès sur les membres de la Société pédagogique qui y ont pris part? Il serait utile de le savoir, car s'il était possible de connaître les diverses appréciations, on en dégagerait facilement la situation morale de notre association et les points faibles.

Prêchons d'exemple.

Si jamais une assemblée d'instituteurs a eu des questions d'une haute importance à discuter, c'est bien celle de la Chaux-de-Fonds. La première, au fond, embrassait toute notre organisation scolaire depuis le choix des manuels jusqu'à la situation de l'instituteur et à l'action à exercer par la Confédération dans le domaine de l'instruction primaire. La seconde invitait à se préoccuper des enfants moralement abandonnés. Y a-t-il un instituteur qui puisse se flatter de n'en pas avoir dans sa classe? Quel est son devoir à l'égard de ces pauvres petits déshérités, et quel est le devoir de la société? — Eh bien! ces deux questions, que le comité central avait choisies justement pour prouver que les instituteurs envisagent leur mission de haut, et qu'ils s'intéressent à l'action des pouvoirs publics, qu'ils cherchent même à diriger cette action dans un sens donné, ces deux questions, disons-nous, n'ont pas provoqué la somme de travail à laquelle il était légitime de s'attendre. Les rapporteurs généraux ont reçu pour la première question quatre travaux, pour la seconde sept, dont deux personnels. Des neuf rapports de groupes, sept provenaient du Jura bernois; les synodes de Moutier et de Courtelary en ont fourni deux chacun, celui de Porrentruy trois. Porrentruy seul a rapporté sur les deux questions; il est vrai que Genève avait décidé, pour la seconde, de s'en tenir au rapport général, dont l'auteur avait été pris

dans cette section. Du canton de Neuchâtel, Le Locle seul a livré un travail. Que cinq conférences de district ou de cercle seulement aient étudié les questions à l'ordre du jour du Congrès, c'est évidemment regrettable. Ne serait-il pas possible d'obtenir, par l'intermédiaire des comités cantonaux et de district, que les sujets choisis soient étudiés dans chaque groupe à l'exemple de ce qui se pratique pour les conférences cantonales?

Les discussions mêmes se sont ressenties de cette apathie. Elles ont été peu vivantes, peu animées. Quant à certaines propositions présentées par des sociétaires et votées par le Congrès, je me demande si elles seraient également adoptées par la majorité des sociétaires votant dans leurs districts.

La seconde journée, assemblée et banquet, est plus spécialement consacrée aux intérêts et à la vie intime de la Société. Elle offre donc un attrait spécial; pourquoi réunit-elle un beaucoup moins grand nombre de sociétaires que la première, qui est plus solennelle? Et pourquoi, par exemple, aucun Genevois n'était-il présent pour annoncer que Genève, dont c'est le tour, accepte la direction de la Société et de l'*Educateur* pendant la prochaine période trisannuelle?

Il serait fort agréable, croyons-nous, à chacun des sociétaires présents de savoir quels sont les participants au congrès. Ne pourrait-on prévoir à l'avenir la publication de la liste des participants, réunis par canton?

Ed. Clerc.

La *Schweiz. Lehrerzeitung* donne un compte rendu abrégé du congrès. « Nous y reviendrons avec détails, ajoute-t-elle; mais nous avouons déjà aujourd'hui que la limitation à la seule Suisse romande des conclusions sur la première question n'a pas nos sympathies, et que nous regrettons la manière de voir de nos collègues romands dans la question du service militaire. Nous avons la conviction que, sur ce point, beaucoup d'entre eux pensent comme nous. »

La Société suisse pour l'enseignement des travaux manuels a eu son assemblée générale à la Chaux-de-Fonds, pendant le congrès. Elle a entendu les rapports de M. Rudin, président, sur la marche de la société et de M. Scheurer sur les comptes. Elle a composé son comité central de MM. Rudin, à Bâle, président; Zürrer, à Bâle, secrétaire; Scheurer, à Berne, caissier; Gilliéron, à Genève; Hug, à Zurich; Roux à Lausanne; Saxer, à la Chaux-de-Fonds, assesseurs.

Le comité a été chargé de préparer une revision des statuts pour l'assemblée générale de 1893. E. C.

Hommages à M. Daguet. — Nous avons annoncé que M. le Dr Daguet était suppléé à titre provisoire dans son cours d'histoire à l'Académie de Neuchâtel par M. Alex. Gavard, qui avait ouvert sa première leçon par un éloge de M. Daguet. Voici les paroles prononcées par M. Gavard:

« Etudiants et professeurs, magistrats et citoyens, nous devons l'hommage d'une sincère gratitude à l'auteur de l'histoire de la Confédération suisse, au biographe autorisé du P. Girard et du landammann d'Affry, à l'homme d'école qui a consacré une partie de son activité merveilleuse à familiariser la Suisse romande avec les idées et les méthodes des grands éducateurs modernes.

« Son œuvre, et ce n'est pas là son moindre mérite, s'inspire d'une foi profonde dans l'idéal de justice et de vérité. Au cours de sa longue et laborieuse carrière, dans ses écrits comme par ses actes, il n'a cessé de manifester un noble et juvénile enthousiasme pour la liberté, pour cette patrie dont il a retracé les fastes d'une plume alerte et savante, avec l'amour d'un fils pieux et la docte patience d'un bénédictin.

« Pour bien comprendre l'histoire, pensent les Anglais, il faut être au courant des jeux et des ressorts de la politique. Alexandre Daguet en a surtout éprouvé les amertumes et les tristesses. Victime de l'injustice sectaire, obligé d'abandonner le sol natal, qu'il chérissait profondément, il n'a cessé pourtant de pratiquer la tolérance envers les hommes droits et le respect de toutes les convictions sérieuses.

« Il compte en Suisse autant d'amis que de disciples.

« Revivre dans la pléiade des hommes de talent qui, nourris de ses leçons et de son exemple, répandent au près et au loin la semence de la pensée libre et fière, n'est-ce pas pour l'homme qui a voué son existence à l'instruction de ses semblables, la suprême et consolante récompense ?

« Les écrits de M. Daguet ont leur place au nombre des monuments élevés à la gloire de notre petit pays ; son nom restera dans le souvenir ému, dans le cœur de tout ceux qui l'ont connu et aimé, qui ont écouté sa parole et mis ses enseignements à profit.

« Si, ce qu'à Dieu ne plaise, nos vœux n'étaient pas exaucés, il nous serait bien permis de nous écrier, à l'exemple des anciens : Heureux celui qui, au terme d'une vie employée pour la science et pour le bien, peut se rendre le témoignage qu'il sort de l'arène sans y laisser d'ennemis, et qu'il gagne le repos embelli d'une dignité sereine, entouré de l'affection, de l'estime et de la reconnaissance de ses concitoyens ! »

Dans sa séance du 14 juillet, le corps académique de Neuchâtel a décidé de présenter un hommage spécial à ceux de ses membres qui, depuis 1868, n'ont pas cessé d'éclairer la jeunesse des lumières de leur science. Ces vétérans de l'enseignement supérieur sont MM. Alexandre Daguet, Aimé Humbert, Louis Favre et Dr Ad. Hirsch. En souvenir du 25e anniversaire de la restauration de l'Académie, chacun d'eux a reçu une adresse portant, après un paragraphe commun, des paroles spéciales au destinataire. Celle de M. Daguet est ainsi conçue :

« Résolu à ne pas subordonner vos intérêts matériels la mission que vous vous étiez donnée auprès des jeunes gens, vous êtres venu à Neuchâtel, déjà riche de longues expériences, pour y continuer les traditions de désintéressement que vous aviez puisées dans l'histoire de la Suisse. Vos ouvrages sur le passé de notre canton sont tout inspirés par cet ardent patriotisme que vous avez toujours cherché à communiquer à vos élèves. Imbu des leçons du P. Girard, votre maître, vous vous êtes appliqué à répandre les principes d'une saine pédagogie, ne dédaignant pas de mettre votre grand savoir au service des petits enfants. Aussi vos travaux vous ont-ils valu une notoriété universelle, qui a rejailli sur notre Académie, et votre nom est-il populaire entre tous auprès des étudiants et des instituteurs ».

EXERCICES SCOLAIRES

LANGUE FRANÇAISE

DEGRÉ INFÉRIEUR

Vocabulaire : Alouette — coq, coque, coke — *hibou*, plur. : hiboux — *chauve-souris* (des chauves-souris) — *vieil*, vieux, vieillir, vieillesse, vieillard, vieillot — mur, murer, *muraille* — *éclairer*, éclair — majesté, *majestueux* (major, majorité, majeur).

DICTÉE

Ainsi parle le soleil : Quand je me lève, le *matin*, l'alouette monte vers le *ciel* pour venir à ma rencontre, et le coq chante pour dire à chacun que j'*arrive*. Mais le hibou et la chauve-souris fuient quand ils me voient ; ils se cachent dans de vieilles murailles et dans les *arbres* creux ; les *bêtes féroces* rentrent dans les cavernes. J'*éclaire* l'Europe, l'Asie, l'*Afrique* et l'Amérique ; je suis la créature la plus belle et la plus majestueuse du monde *entier*.

Mme Barbauld.

Exercices : 1o Conjuguer par écrit le *futur* des verbes : *venir, fuir, voir, rentrer, être.*

2o Indiquer un dérivé des mots en italique. Ex. : matinal, céleste, arrivée, etc.

DEGRÉ MOYEN

Vocabulaire : Acheter, j'achète — *maître*, mètre, mettre — *franchir*, de franc — *voix*, voie — *caressant*, caresse — *accoutumer* (de *ad* et de coutume) — *rang*, ranger, rangée, arranger — *vêtu*, vêtir, vêtement — *apercevoir* — *allumer*, allumette — *flanc*, flanquer, efflanqué — *jarret* — *poids*, poix, pois, pouah! — *selle*, sel, celle, je scelle, je cèle — *cavalier*, de cavale — *hennir*, hennissement — *belliqueux*, de *bellum* (guerre) comme rebelle — *airain*.

DICTÉE

Le cheval arabe que j'*achetai* et que je montai me connaissait, au bout de peu de jours, pour son *maître*; il ne voulait plus se laisser monter par un autre, *franchissait* toute la caravane pour venir à ma *voix*, bien que ma langue lui fût une langue étrangère. Doux et *caressant* pour moi et *accoutumé* aux soins de ses Arabes, il marchait paisible et sage à son *rang* dans la caravane, tant que nous ne rencontrions que des Turcs, des Arabes *vêtus* à la turque ou des Syriens; mais s'il venait, même un an après, à *apercevoir* un Bédouin monté sur un cheval du désert, il devenait tout à coup un autre animal: son œil s'*allumait*, son cou se gonflait, sa queue s'élevait et battait ses *flancs* comme un fouet. Il se dressait sur ses *jarrets* et marchait ainsi longtemps sous le *poids* de sa *selle* et de son *cavalier*; il ne *hennissait* pas, mais il jetait un cri *belliqueux* comme celui d'une trompette d'*airain*.

Lamartine.

Exercice : Copier la dictée en employant le pluriel: *Les chevaux arabes que nous achetâmes et que nous montâmes*, etc.

DEGRÉ SUPÉRIEUR

Vocabulaire : Monastère (monacal, de moine) — *exister*, existence, préexistence — humble, humilité — *filandière*, dér. de *fil* comme filer, filon, filet, filasse, filandre, filament, etc. — *protectrice*, fém. de protecteur — *paysan*, dér. de pays — *affranchissement*, affranchir, de *ad* et de *franc* — *trait*, retrait, portrait, extrait — *énumération*, énumérer de *numerus* (nombre) — hôtellerie, hôte, hôtel, hôtelier, hôtesse — *pèlerinage*, pèlerin — *mœurs*, de *mores* comme moral, moralité, etc. — *antiquité*, antique, antiquaire.

DICTÉE

Nous ignorons quand la reine Berthe entra dans son *repos* et quand ses restes *mortels* furent *déposés* dans la *tombe* qu'elle s'était *préparée* dans son monastère de Payerne; mais nous savons qu'elle n'a point *cessé* d'*exister* pour le *peuple* qu'elle aimait. Les *siècles* ont suivi leur cours, mais vainement les *temps* de Savoie, vainement la domination bernoise, vainement les *troubles* des révolutions ont passé sur notre *terre*, Berthe est demeurée l'*humble* reine, la *royale* filandière, la mère et la protectrice des populations. Elle n'a point cessé d'être celle qui aimait les paysans, préparait l'affranchissement des *villages*, jetait les fondements des villes: la mère de nos libertés. Ses traits se confondront toujours avec ceux de la *patrie*. Nous ne ferons pas l'énumération des lieux qui se glorifient d'avoir été *visités* par elle; nous ne dirons pas le *nombre* des hôtelleries où l'on montre encore la chambre de la reine; nous ne ferons pas *mention* des pèlerinages des populations vers son tombeau. C'est partout où l'on aime encore la *vieille* fierté, le *travail* et les mœurs *antiques*, que nous aimons à retrouver la reine Berthe.

Vulliemin.

Exercices : 1° Expliquer l'orthographe des participes: *déposés*, *préparée*, *cessé*, *suivi*, *passé*, *demeurée*, *visités*.

2° Expliquer les expressions: *entra dans son repos* — *elle n'a point cessé d'exister* — *la royale filandière* — *la mère de nos libertés* — *ses traits se confondront toujours avec ceux de la patrie*.

3° Trouver les dérivés des mots en italique. A. Grandjean.

Problèmes pour les sociétaires

Solution du N° 31.

Soit x l'un des nombres à chercher, nous aurons l'équation :

$$x^2 - x = 506$$
$$\text{ou } x^2 - x - 506 = 0$$

d'où nous tirons :

$$x' = \frac{1}{2} + \sqrt{506 + \frac{1}{4}} = -23$$

$$x'' = \frac{1}{2} - \sqrt{506 + \frac{1}{4}} = 22$$

Preuve : $23^2 - 23 = 529 - 23 = 506$
$(-22)^2 - (-22) = 484 + 22 = 506.$

Comme application de la première solution, on pourrait donner le problème suivant :

Des jeunes gens voulant faire une course ont versé chacun un nombre de francs égal au nombre des participants. Après une dépense de fr. 506, il restait un boni égal à l'une des mises. Combien étaient-ils ?

D'après la solution de M. Ls Henchoz, Vevey.

Solutions exactes : MM. Th. Möckli, Neuveville ; H. Javet, Môtier-Vully ; G. Bünzli, Saint-Blaise ; E. Visinand, La Rippe ; une abonnée, Le Locle.

Problème N° 32.

Un testateur lègue sa fortune à ses quatre neveux âgés de 10, 12, 15 et 16 ans, de telle sorte, qu'en tenant compte de l'intérêt simple à 4 %, ils aient la même somme à l'âge de 20 ans. Combien recevra chaque neveu, sachant que la fortune se composait de fr. 3300 de rente 3 %, qui a été réalisée au cours de fr. 89 et que les legs et les frais ont absorbé fr. 2881 ?

Adresser les réponses à M. A.-P. Dubois, directeur des écoles primaires, au Locle, jusqu'au 12 août.

Errata. — Il s'est glissé quelques fautes d'impression dans le récent article de M. G. Colomb sur la grammaire. A page 216, 8e et 9e ligne, lisez : la série *des* accords..... *la* formation *des* mots ; — à page 217, 35e, 41e et 43e ligne : du complément *ou* régime direct ; — quand ceux-ci sont réduits à un mot *ou à* l'adverbe ; — habitue *l'enfant ;* — à page 218 :

On ne s'attendait guère
A voir *Paulus* en cette affaire....

mettez *Pautex* et non *Paulus,* s'il vous plaît, à la 37e ligne. Un peu plus bas, lisez : et contient un *détail* sujet à caution. — A page 219, 14e ligne : étudié dans *son* milieu naturel. Enfin, à la page 220, 9e ligne, il faut lire : Que nous sommes loin *dans* ces nombreuses leçons. E. C.

BIBLIOGRAPHIE

G. Dobbelstein. — La proposition en français, en latin et en grec, 32 pages, 14/21 cm., fr. 1»25, rel. — Gand et Leipzig, H. Engelcke, libraire-éditeur.

Cet opuscule a pour but (but que nous apprécions hautement) d'introduire dans l'enseignement une terminologie uniforme pour la grammaire proprement dite et pour la syntaxe. Cette uniformité, mise en pratique dans l'ouvrage que nous étudions pour le français, le latin et le grec, pourrait être adoptée pour l'allemand et d'autres langues. Telle est la pensée de l'auteur ; a-t-il atteint son but ?

La matière a été divisée en deux parties consacrées, l'une à la proposition simple, l'autre à la proposition composée.

Les subdivisions de ces deux parties principales sont, pour la première:

a) Eléments essentiels de la proposition;
b) Eléments accessoires de la proposition;
c) Espèces et formes des propositions.

Pour la seconde:

a) Coordination;
b) Subordination:
c) Substantives (subjectives et objectives);
d) Adjectives;
e) Adverbiales;
f) Relations entre subordonnées.

Nous ne pouvons que féliciter l'auteur de cet opuscule d'avoir adopté un plan aussi clair et aussi logique; c'est, du reste, celui que nous trouvons déjà dans la grammaire latine de Kühner et l'auteur aurait pu se dispenser dans sa préface d'invoquer les graves autorités des Ayer, des Mading, des Curtius, pour défendre un point de vue adopté depuis longtemps dans les gymnases où la science allemande est reçue avec les égards qui lui sont dus.

Passons aux remarques de détail.

Dans le premier chapitre l'auteur avait eu le courage de se servir du mot *prédicat;* nous regrettons qu'il l'ait accompagné du mot: *attribut* logique. Que dit ce dernier mot à l'élève et même à l'homme? Est-il si facile de donner une bonne définition du terme? D'ailleurs il serait grand temps d'employer les termes: prédicat, expression prédicative; on rendrait bien mieux compte d'une foule de particularités grammaticales. L'auteur distingue les coordonnées en *copulatives, disjonctives* et *adversatives;* je crois qu'il pourrait faire rentrer les deuxièmes dans les premières, et malgré la note placée au bas de la page 11, je persiste à croire qu'il y a contradiction entre les termes: *coordonnées* et *disjonctives.*

A propos des propositions substantives, il nous semble qu'il eût mieux fait de laisser de côté la distinction qu'il établit entre substantives *subjectives* et substantives *objectives,* ce sont des minuties grammaticales qui fatiguent sans aucun profit l'esprit des élèves.

Disons, en terminant, que nous aurions aimé voir l'auteur adopter un ordre différent de celui qu'il a choisi. Jusqu'à présent le grammairien donnait la règle, puis l'exemple arrivait en son temps pour corroborer la règle; M. Dobbelstein procède autrement: d'abord l'exemple, puis la règle. Je le regrette, car cette manière de procéder ôte quelque clarté à la méthode.

Maintenant que j'ai dit à peu près tout ce que j'avais à dire de cet opuscule, qu'il me soit permis de lui souhaiter longue vie et services utiles.

V. Humbert,
inspecteur du collège classique de Neuchâtel.

Frédéric Bataille. **Choix de poésies.** — 325 pages 11/17 cm. Préface de Eugène Manuel. Paris, Paul Dupont.

En annonçant un manuel d'arithmétique de M. Bataille, nous relevions le fait que l'auteur est un poète. Qui en douterait n'a qu'à lire ces poésies inédites ou extraites des *Premières rimes,* d'*Une lyre,* du *Clavier d'or,* des *Poèmes du soir.*

Comme le dit l'auteur de la préface, « les lecteurs seront frappés de la force ou de la grâce des sentiments; et malgré l'emploi presque exclusif du sonnet, ils admireront la variété et la souplesse de ce talent où se révèle un auteur, toujours maître de sa plume ». Et M. Manuel trouve un problème à méditer dans cet instituteur franc-comtois, qui sans savoir ni grec ni latin, ayant à peine entrevu l'antiquité, est devenu poète, à la seule inspiration des poètes français et contemporains. E. C.